

Viol sur parole

Anne Hébert, *Le torrent*, Bibliothèque québécoise, 2012
[1950], 168 p.

Suzanne Jacob

Number 301, Fall 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69944ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jacob, S. (2013). Review of [Viol sur parole / Anne Hébert, *Le torrent*, Bibliothèque québécoise, 2012 [1950], 168 p.] *Liberté*, (301), 60–60.

Viol sur parole

SUZANNE JACOB

Anne Hébert, *Le torrent*, Bibliothèque québécoise, 2012 [1950], 168 p.

C'EST QUAND J'AI LU qu'au Nouveau-Mexique, une sénatrice proposait qu'on interdise l'avortement à la suite d'un viol, car il s'agirait d'un délit de destruction de preuves, que j'ai repensé à Claudine Perrault du *Torrent*, dont l'histoire raconte ce qui peut arriver quand on porte à terme et met au monde un enfant né du viol. Chez Anne Hébert, le mot *viol* est masqué sous les mots *péché*, *Satan*, *mal*; il n'y a qu'à faire un rechercher / remplacer pour le faire apparaître. Si on accorde une importance au patronyme, on peut aussi faire apparaître le mot *inceste*, car François Perrault et sa mère, Claudine Perrault, sont tous deux issus du Père-Haut, celui qui est en haut : soit le grand-père dans l'arbre, soit le curé dans la chaire. Un des deux. À chacun de choisir. On peut tout au moins lire que la famille y est pour quelque chose puisque Claudine Perrault a tout de même hérité d'une réclusion confortable pour l'époque : terre, grange, écurie, maison.

Ils me font rire, les commentateurs, avec cette histoire d'un supposé Québec profond au sujet du *Torrent*, d'un Québec qui n'existerait plus. Si on les suivait, on vivrait dans un Québec débarrassé de tout sentiment de faute, où les femmes violées prendraient gaiement leur petit café à une terrasse de la rue Bernard. Tiens donc. Même enceintes, pas de problèmes. Je ne sais pas où se situe leur Québec, mais dans le mien, il y a des femmes violées de tous âges, il y a des jeunes femmes enceintes de viol et de viols collectifs qui portent leur grossesse à terme, qui cachent leur visage au monde et à leur enfant, qui doivent se mettre en rage pour sortir de la mutité où le viol les a *défoncées*. Comme dans *Le torrent*.

Représenter le plus haut, c'est représenter la force du plus fort qui prend de force par la force, quelle que soit la nature de cette force. Le plus haut, c'est celui qui force le consentement. Grosses chaussures et grande pointure, votre médecin, votre avocat, votre directrice de thèse, votre psychologue, votre agent d'assurances, votre

oncle et votre père. Lire *Anatomie de l'objet* de Corinne Chevarier publié en 2011 aux Herbes rouges vous fera revenir sur l'idée tout confort d'un monde où la faute a été surmontée et abolie. La défiguration de la mère violée défigure tout aussi implacablement l'enfant né de ce viol. La voix de sa mère violée ne parvient à l'enfant que sous la forme d'appels au secours qui n'ont jamais rejoint personne. «Religiosité! Piété!» Mais enfin, il faut être résolument sourd pour ne pas entendre que la piété de Claudine Perrault, dans *Le torrent*, n'est que cet appel désespéré lancé aux sourds, que cette piété brutale est une rage dévastatrice qui attend l'heure de la vengeance, l'heure où le fils sera «ordonné», où le fils sera le célébrant, entré dans les ordres du plus fort et les communiqant. Celui qui, chaque matin, célébrera la vengeance de Claudine Perrault. Voilà, Monde, tu m'as forcée, et moi, j'ai mis à profit ton forçage, et maintenant il règne sur toi et il a la force de te violer à son tour, Père-Haut. Lorsque François déclare à sa mère qu'il n'entrera pas dans les ordres, sa mère le frappe à la tête avec son trousseau de clefs, le frappe jusqu'à la surdité massive, la nôtre, qui n'a pas secouru la femme violée.

Une nouvelle terrible, *Le torrent*, l'histoire de l'enfant qui a été mené à terme et sur lequel la mère a misé toute sa soif de vengeance. Quand Claudine raye de son horaire, parce qu'il s'est mis à pleuvoir, «blanchir les draps» et inscrit en place «battre François», ça n'a rien d'une métaphore – je ne sais pas qui s'enfarge dans l'idée que *Le torrent* serait une métaphore. Il n'y a rien de plus réaliste que cette nouvelle où l'enfant qui grandit n'échappe pas plus que sa mère à l'horreur du viol. Et quand il se trouve, des années plus tard, en face de la femme qu'il a achetée et avec laquelle il va s'unir, ce sont les mots du viol qui jaillissent dans sa pensée, car, le drame de son origine ne lui ayant pas été transmis, il ne peut que le rejouer pour le connaître sans le reconnaître :

«Elle verra que je suis le plus à craindre des deux et frissonnera... Je la sentirai

frissonner contre moi. Mes mains sur sa gorge. Ses yeux suppliants...»

Mais le coût qui s'annonce serait impossible sans un subtil dédoublement de François : «Voici que j'accueille en mon lit la femme et l'homme qui l'accompagne. [...] J'observe le couple étranger en sa nuit de noces.» Après ce dédoublement, dès le petit matin, au réveil, François se demande ce que fait cette «tête endormie sur sa poitrine». «Je la prends dans mes mains, telle une boule. Elle m'embarrasse. Elle m'ennuie. Elle me gêne? Qu'est-ce que je vais en faire? La jeter? J'éprouve une telle sécheresse. Ni désir, ni volupté. Sécheresse. Sécheresse de tout.»

Le peuple québécois n'est pas le seul peuple, dans l'histoire du monde, à être né du rapt et du viol, et il n'est

pas encore obsolète que tout NOUS est fondé sur le rapt, le viol, ici, sur le rapt et le viol des femmes amérindiennes. Quand j'avais quinze ans, j'ai remplacé la secrétaire au bureau d'avocat de mon père pendant quinze jours d'été. Dans le classeur du bas, à gauche, j'ai découvert les dossiers des Amérindiens. C'est dans ces dossiers que j'ai trouvé des femmes de mon âge violées, mutilées et abandonnées dans la forêt par des chasseurs blancs baptisés. Relire *Le torrent* d'Anne Hébert. **L**

Le vent de toute la terre

ALEXIE MORIN

Anne Hébert, *Les songes en équilibre*, Hurtubise, 2010 [1942], 155 p.

LES TEXTES des *Songes en équilibre*, affirme un jour Anne Hébert, avec trop de sévérité mais peut-être quelque réalisme, se comparent à de «maladroits dessins d'enfants». Elle avait vingt-quatre ans quand ils sont parus pour